

9. Ne pas briser le roseau froissé

Je disais hier que l'abbé doit regarder la réalité de sa communauté, en particulier les membres plus fragiles, avec les "sous-titres" de la conscience de sa propre fragilité. Mais, attention !, il ne doit pas regarder la réalité des frères seulement avec ces sous-titres. Parce que si nous ne pensons qu'à notre fragilité, nous risquons de ne rien comprendre des autres parce que nous pensons seulement à nous-mêmes, ou bien nous pensons que toutes nos fragilités et blessures sont égales à celles des autres. En réalité, les faiblesses humaines sont très différentes et il y a toujours un mystère au fond de la blessure et de la fragilité de chacun, un mystère que Dieu seul peut comprendre, et que seule la miséricorde respecte vraiment. Qui d'entre nous est vraiment conscient de la nature de sa faiblesse ? Souvent, nous l'héritons d'une longue histoire de famille ou bien de notre plus tendre enfance. Plus que de vouloir la comprendre, il est donc important d'apprendre avant tout à respecter le mystère qu'elle représente en nous et dans les autres. Comment faire cela ?

Saint Benoît, comme nous l'avons vu, demande à l'abbé de toujours garder un œil sur sa propre fragilité, mais il ne demande pas que cela. Il lui demande en même temps de se rappeler "le roseau froissé à ne pas broyer", c'est-à-dire, il lui demande de se souvenir de l'Évangile, ici d'une parole d'Isaïe (42,3) que l'Évangile de Matthieu utilise pour décrire Jésus comme doux et humble serviteur du Seigneur (Mt 12,15-21).

Après tout, la meilleure façon de traiter la fragilité des frères est de toujours penser à la manière dont Jésus a traité la nôtre, dont Jésus a traité et traite la fragilité de chacun. L'Évangile, comme toute l'Écriture, est extrêmement riche en exemples et paroles qui nous aident à traiter les faiblesses humaines comme Dieu l'a fait.

Dans ce chapitre 64, la principale préoccupation de saint Benoît semble être de ne pas "briser" ou "rompre" les frères ou les sœurs fragiles. Il demande de ne pas trop gratter la rouille pour ne pas rompre le vase : "*ne frangatur vas*" (RB 64,12). Puis il rappelle qu'il ne faut pas broyer le roseau déjà froissé (64,13). Entre ces deux exemples de "cassure" de ce qui est faible, il y a le rappel à ne pas perdre de vue sa propre fragilité.

L'étymologie du mot "fragilité – *fragilitas*" renvoie précisément au verbe latin "*frangere*" : rompre, briser. La fragilité est ce qui en nous peut se briser, est le point faible où nous risquons toujours d'être brisés, de nous casser. Notre vie humaine elle-même est fragile parce que le moment où la mort viendra la rompre pèse sur elle. Personne ne peut échapper à cette fragilité essentielle de la vie humaine. Le Psaume 89 décrit cette fragilité de tous : la vie est comme l'herbe qui "au matin fleurit et s'épanouit, le soir est fauchée et séchée" (Ps 89,6). Isaïe a cette image très expressive que la vie est comme le fil que le tisserand coupe quand il a fini de tisser la toile : "Comme un tisserand, j'arrive au bout du rouleau de ma vie, et les fils de chaîne sont coupés. En un jour et une nuit tu me conduis à la fin" (Is 38,12b).

Mais pensons surtout à toutes les fois où Jésus a refusé de "briser" les personnes fragiles qu'il a rencontrées. Les pharisiens avaient, en quelque sorte, constamment les ciseaux ou la faux en main, pour retrancher du peuple et aussi de la vie les gens impurs, pécheurs, pas observants. Jésus a toujours fait le contraire : plus il voyait de fragilité,

plus il soutenait, plus il protégeait. Il n'a pas brisé la Samaritaine, Zachée ni surtout la femme adultère (cf. Jn 8,1-11).

Saint Pierre, après son reniement, était psychiquement et spirituellement comme un roseau froissé, il aurait suffi d'un seul mot de Jésus, d'un seul regard sévère, pour le briser complètement. Au lieu de cela, lorsque Jésus le voit sur la rive du lac, c'est comme si par trois fois Jésus le redressait, le remettait sur pied, lui donnait appui et force pour ne pas le casser. Comment ? En lui demandant de l'amour : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" (cf. Jn 21,15-19). Et remarquons que demander l'amour, mendier l'amour, trahit une fragilité, la "fragilité" du Christ, la fragilité de Dieu qui a voulu avoir besoin de l'amour des humains, de nous pécheurs. C'est comme si Jésus sentait qu'il se "briserait" s'il ne recevait pas l'amour de Pierre. Et le roseau froissé qu'est Pierre reçoit force et se redresse grâce à Jésus qui le regarde, conscient de sa fragilité "divine", qui est le besoin d'être aimé. Le Christ regarde toutes les fragilités humaines avec la conscience, avec le "sous-titre", de son désir de notre amour, avec son désir d'être aimé des pécheurs.

Et pour Pierre, être remis sur pied au lieu d'être totalement brisé, signifie recevoir la mission de paître les agneaux et les brebis de Jésus (cf. Jn 21, 15.16.17). Ici, nous revenons à la figure de l'abbé selon saint Benoît, l'abbé miséricordieux qui est toujours conscient de sa faiblesse. Mais nous comprenons également que la "fragilité" la plus profonde de l'abbé, comme de tout le monde, est le besoin d'être aimé, comme Jésus. Et c'est une fragilité que Saint Benoît lui demande de cultiver, naturellement sans que cela devienne une manipulation affective des membres de sa communauté.

Toujours dans ce chapitre 64, la Règle demande que l'abbé "cherche à être plus aimé que craint" (64,15). Et à la fin de la Règle, dans le beau chapitre 72, il est demandé à tous les moines "qu'ils aiment leur abbé avec une charité sincère et humble" (72,10).

Derrière toutes ces prescriptions concernant la figure de l'abbé, du supérieur ou de la supérieure de la communauté, nous devons toujours voir la préoccupation de saint Benoît que la figure paternelle ou maternelle dans la communauté représente pour les frères ou sœurs la paternité miséricordieuse de Dieu, comme Jésus l'a incarnée et révélée. Une paternité qui, je le répète, n'a pas peur d'être "fragile" en demandant plus d'amour que de crainte, comme nous le voyons dans le père de la parabole de Luc 15, qui est un père qui n'a pas peur de montrer tant au fils perdu qu'au fils aîné, qu'il a besoin de ses enfants, qu'il ne peut pas se résigner à la distance ou à la mauvaise humeur de ses enfants.

Et si saint Benoît insiste sur la miséricorde que doit avoir le père du monastère, ce n'est pas pour mettre l'abbé au centre de tout, parce que le centre est toujours et seulement Jésus Christ, mais parce qu'il est conscient que nous sommes tous appelés à être miséricordieux comme Dieu le Père (Lc 6,36), et la figure de l'abbé et des autres autorités dans la communauté, jusqu'au cellérier qui doit être "*sicut pater* – comme un père" (RB 31,2) doivent être une aide et un exemple pour tendre à cette perfection essentielle de la vie chrétienne qu'est la miséricorde de Dieu vécue par les hommes.